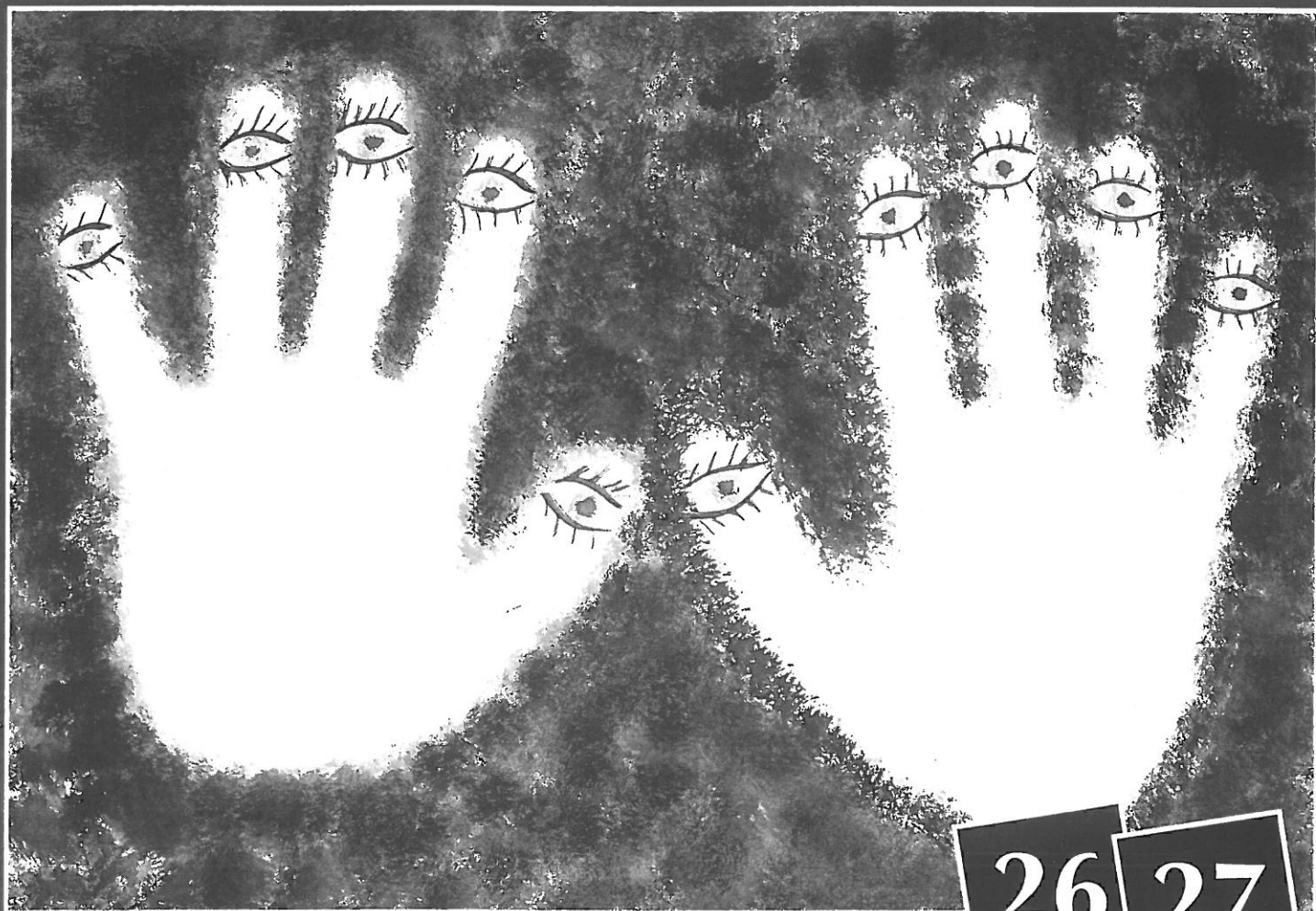


# VOIR

Les aspects culturels de la vision et  
les autres modalités perceptives

## I. Le toucher



26

27

# *Jacob trompe son vieux père aveugle (Genèse XXVII)*

## *Un récit biblique sur les perceptions sensorielles*

André WÉNIN

Dans l'Ancien Testament, le toucher n'occupe guère une place de choix. Certes, toucher l'objet ou la personne en présence de qui on se trouve constitue une forme de relation singulière où la distance s'abolit un instant dans un contact direct que ne permettent guère les autres sens, à l'exception peut-être du goût. Ce contact n'est pas neutre, comme en témoignent, dans le livre du Lévitique, ces nombreuses lois interdisant de toucher des choses sacrées ou impures sous peine de contracter soi-même une impureté qui exclut de toute relation avec Dieu et avec autrui – du moins temporairement. À l'inverse dans le Nouveau Testament, l'audace d'un Jésus osant toucher les infirmes et les lépreux montre comment ce type de contact direct peut déployer une efficacité positive.

Par ailleurs, dans la mesure où l'organe privilégié du toucher est la main, celui-ci peut donner lieu à divers comportements : le geste de retenir ou d'accompagner, la mainmise ou l'offrande, les coups ou les caresses ; bref, la violence ou la douceur. En cela, la façon de toucher peut être révélatrice de celui qui touche comme de celui qui se laisse toucher ou s'y refuse. Sur ce point aussi, on ne peut pas dire que la Bible offre immédiatement matière à réflexion. Aussi m'a-t-il semblé pertinent de lire un récit où le toucher intervient de manière significative, mais situé dans l'ensemble des sens, à l'exception de la

vue puisque celui qui est amené à toucher est présenté comme aveugle. J'ignore si une telle lecture pourra donner à penser sur ce qu'est le toucher. Elle aura au moins le mérite, je crois, de poser la question de l'articulation entre les sens et de leur lien intrinsèque à l'apparence. Car ce à quoi les sens ouvrent les vivants, c'est bien au monde des apparences. Comme celles-ci sont rarement conformes à la réalité et se prêtent aisément à toutes sortes de manipulations, un des enjeux de la perception sensorielle touche à la vérité des apparences, ou plutôt concerne la vérification de ce qui est perçu, par le recoupement des informations fournies par les sens. À ce jeu, on va le voir, la Bible hébraïque privilégie l'ouïe, moins facilement victime du mirage des apparences. Car c'est pour n'en avoir pas cru ses oreilles que le vieil Isaac s'est laissé abuser.

### **Le complot de l'épouse et du fils : abuser les sens**

« Lorsque Isaac fut vieux, ses yeux se troublèrent au point de ne plus voir. Et il appela Ésaü son fils, le grand, et il lui dit [...] » (Genèse 27, 1). Isaac a eu deux fils, les jumeaux Ésaü et Jacob. Devenu aveugle, il se sent décliner et pense sa mort proche. Avant de mourir, il tient à transmettre à son aîné, Ésaü, son préféré, la bénédiction divine qui lui assurera le bien-être et fera de lui l'agent de Dieu pour ceux qu'il rencontrera. Il demande donc à



Jusepe de Ribera (1591-1652), *Isaac bénissant son fils Jacob* (peinture, détail). Madrid, Musée du Prado.

son chasseur de fils de lui préparer un plat de gibier comme il les aime, après quoi il le bénira. Le lecteur du livre de la Genèse est surpris de cette façon de faire. Jusqu'à présent, Dieu lui-même veillait à donner la bénédiction à celui qu'il choisissait, Abraham puis Isaac, son fils. Mais Isaac veut sans doute avantager son préféré plutôt que son cadet Jacob, le fils préféré de sa femme. Aussi organise-t-il lui-même la transmission de la bénédiction. Mais sa femme Rébecca surprend la conversation entre père et fils. Elle est donc au courant du projet qui évince son fils chéri. Or, avant la naissance des jumeaux, elle a été avertie par un oracle divin de ce que «un grand servirait un petit» (Genèse 25, 23). Croyant peut-être favoriser la cause de Dieu, mais jouant au fond le même jeu que son mari, elle prend alors une

initiative audacieuse. C'est qu'elle entend bien faire en sorte que ce soit son fils, son préféré à elle, qui reçoive la bénédiction paternelle...

*«Mais Rébecca dit à Jacob son fils: "Voici: j'ai entendu ton père parler à Ésaü ton frère en ces termes: 'Amène-moi du gibier et prépare-moi des mets goûteux que je mange, et je te bénirai devant Adonai avant ma mort.' Et maintenant, mon fils, écoute-moi, en tout ce que je vais t'ordonner. Va vers le troupeau, je te prie. Prends-y pour moi deux chevreaux, des bons, que je les prépare en mets goûteux pour ton père, comme il aime. Tu les amèneras à ton père, et il mangera pour qu'il te bénisse avant sa mort." Et Jacob dit à Rébecca sa mère: "Voici, Ésaü mon frère est un homme poilu*

*alors que je suis lisse. Peut-être mon père me tâtera et je serai à ses yeux comme un fraudeur et il fera venir sur moi une malédiction et non une bénédiction...* » (27, 6-12)

On perçoit immédiatement ce que Rébecca a en tête. Isaac n'y voyant plus, il ne reconnaîtra pas celui qui lui apportera le repas demandé. Qui pourrait-ce être, d'ailleurs, sinon Ésaü à qui il l'a commandé dans une entrevue qu'il croit privée? Il suffit donc de maquiller les chevreux en plat de gibier, et le tour est joué. Jacob semble entrer d'emblée dans le jeu de sa mère. Puisqu'il a déjà supplanté son frère en achetant son droit d'aînesse contre un plat de lentilles un jour qu'Ésaü rentrait affamé de la chasse (25, 29-34), pourquoi la bénédiction lui échapperait-elle? Car ce n'est pas la morale qui le pousse à réagir, mais la peur<sup>1</sup>: sa peau est lisse – glissante autant que sa langue va l'être devant son père –, alors qu'Ésaü est couvert de poils. Si son père vient à le palper, le pot aux roses sera immédiatement découvert. Jacob écopera d'une malédiction qui le vouera à jamais au malheur. C'est alors que sa mère le rassure. Prenant sur elle par avance l'éventuelle malédiction paternelle, elle le presse à nouveau de lui apporter ce qu'il faut. Ce que Jacob fait sans plus discuter.

*«Et Jacob s'en alla. Il amena [tout] à sa mère qui prépara des mets goûteux comme aimait son père. Puis Rébecca prit les vêtements d'Ésaü son fils aîné, les plus désirables qu'elle avait avec elle à la maison, et elle en revêtit Jacob, son fils cadet. Quant aux peaux des chevreux, elle en habilla ses mains et la partie lisse de son cou.»* (27, 14-16)

La tromperie est savamment élaborée. Elle consiste à tenter de faire passer Jacob pour son frère afin de prendre sa place. On aura noté comment le mensonge ainsi préparé joue sur les apparences et sur la perception par les sens. Isaac étant aveugle, il s'agit de tirer profit de ce handicap pour abuser les

autres sens. Il y a d'abord le goût dont s'occupera l'art culinaire de Rébecca. Puis, sur l'objection de Jacob, la mère pense à revêtir Jacob des habits du chasseur et à dissimuler les parties lisses de sa peau avec celle des bêtes de sorte que Jacob ressemble à son aîné dont, depuis la naissance, l'épiderme «*ressemble à un manteau de poils*» (25, 25). Voilà pour le toucher. De l'odorat, on n'en parle pas directement. Le narrateur précise seulement que Rébecca habille Jacob de vêtements de son frère. Quant à l'ouïe, il n'en est pas question non plus: peut-être Rébecca imagine-t-elle que le repas se passera en silence? Sinon, ce sera à Jacob de jouer, car elle ne peut rien faire sur ce point...

### Où le toucher confirme le mensonge

Nous entrons ici au cœur de la tromperie. Reprenons donc le récit point par point.

*«Jacob entra chez son père et il dit: " Mon père! " Isaac répondit: " Je suis là. Qui es-tu, mon fils? " Jacob dit à son père: " Je suis Ésaü, ton aîné. J'ai fait comme tu m'as dit. Lève-toi, je te prie, assieds-toi, mange de ma chasse pour que ton âme me bénisse "».* (27, 18-19)

D'entrée de jeu, Jacob prend le risque d'interpeller son père. Apparemment, il ne craint pas. A-t-il compris que l'hésitation peut être fatale dans ce genre de situation, alors que l'aplomb paie davantage? Est-il décomplexé depuis que sa mère lui a dit qu'elle endosserait la malédiction si Isaac devait s'apercevoir de la supercherie? Il est vrai que Jacob peut difficilement agir autrement: du moment qu'il pénètre dans la tente d'un aveugle, ne doit-il pas se présenter à lui? On notera néanmoins sa façon de faire indirecte: en disant «mon père», il s'introduit comme fils,

<sup>1</sup> Voir p. ex. V.P. Hamilton, *Genesis. Chapters 18–50*, p. 216.

sans pour autant décliner son identité. Aussi est-il normal qu'Isaac la lui demande d'emblée. A-t-il déjà un doute? Apparemment pas, car le narrateur n'en dit rien. Il préfère montrer le fils répondant à la question avec force détails.

Jacob se présente donc, sans l'ombre d'une hésitation, sous l'identité de son frère. Et il insiste en précisant: «*Ésaü, ton aîné*»<sup>2</sup>. Enchaînant aussitôt, il énonce le motif de sa venue au chevet de son père tout en l'invitant à manger. Il fait ainsi clairement référence aux ordres donnés par Isaac à son fils aîné, des ordres que Jacob connaît pour les avoir entendus de sa mère qui les lui a répétés après les avoir surpris. De la sorte, si la voix peut déjà faire douter Isaac, le contenu des paroles est là pour identifier clairement Ésaü auprès de son père; car, pour lui, seul Ésaü peut savoir ce qu'il lui a dit en privé – l'ordre, la chasse, le repas, la bénédiction. D'autant que la formulation de la réponse donne tout à fait l'impression que celui qui parle est le même que celui qui a reçu cet ordre<sup>3</sup>. C'est alors qu'un premier étonnement germe dans la tête d'Isaac. Isaac dit à son fils: «*Qu'est ceci? Tu as été vite pour trouver, mon fils!*» Et il dit: «*Adonaï ton Dieu m'a porté chance.*» (27, 20). Vu le temps que suppose la préparation d'un tel repas, la chasse a dû être plus que rapide pour que tout soit déjà prêt. Effectivement, pour Jacob et Rébecca, il ne fallait guère que le temps d'aller prendre deux chevreaux dans le troupeau... La répartie de Jacob face à son père surpris est habile. En attribuant l'heureuse chasse à l'action du Dieu de son père, Adonaï, non seulement il explique son étonnante rapidité, mais en plus il laisse entendre que Dieu s'est montré favorable à Isaac et qu'il ne veut pas tarder à accorder sa bénédiction au fils qu'il a choisi. On notera au passage la désinvolture avec laquelle Jacob utilise Adonaï pour mentir à son père, alors que ce qu'il espère recevoir n'est rien d'autre

que la bénédiction de ce Dieu. Décidément, tous les moyens semblent bons à ses yeux.

«*Isaac dit à Jacob: "Avance donc, que je te tâte, mon fils: est-ce toi mon fils Ésaü ou non?" Et Jacob avança vers Isaac son père et il le tâta et il dit: "La voix est la voix de Jacob, mais les mains, les mains d'Ésaü." Et il ne le reconnut pas, car ses mains étaient comme celles d'Ésaü, toutes poilues, et il le bénit. Puis il dit: "C'est toi, mon fils Ésaü..." – "C'est moi", dit-il.*» (27, 21-24)

Isaac ne serait-il pas entièrement convaincu par la première réponse? En tout cas, à présent, l'étonnement fait place au doute chez le vieil aveugle. Il demande à son fils de pouvoir le tâter, le palper, dans le but déclaré de vérifier s'il a bien affaire à Ésaü. C'est donc qu'il nourrit quelque soupçon. Jacob a donc eu raison d'imaginer que son père voudrait le toucher, poussant ainsi sa mère à trouver une solution. Reste à voir si celle-ci va être efficace. Car Jacob se prête au jeu, sans plus d'hésitation qu'auparavant, d'ailleurs. Isaac le tâte donc tout en faisant part de la perplexité que cela provoque en lui: «*La voix est la voix de Jacob, mais les mains, les mains d'Ésaü*». C'est donc bien la voix entendue qui le trouble, parce qu'il y reconnaît celle de Jacob. Mais l'observation que l'ouïe enregistre, et qu'il pensait sans doute voir confirmée en palpant, est à présent contredite par celle que fournit le toucher.

C'est alors que le narrateur intervient pour indiquer clairement le résultat de cette investigation: Isaac se fie à son toucher plus qu'à son ouïe. Sentant que les mains de «son fils» semblent être celles d'Ésaü parce qu'elles sont poilues comme la peau d'un bouc – un

2 En réalité, il est devenu l'aîné lorsqu'il a acheté le droit d'aînesse à son frère (25, 29-34). Mais pour Isaac, Ésaü semble être toujours l'aîné (cf. 27, 1).

3 Du reste, lorsqu'il reviendra plus tard de la chasse, Ésaü parlera de la même manière: «*Que mon père se lève, dira-t-il, qu'il mange de la chasse de son fils, pour que ton âme me bénisse*» (27, 31).

jeu de mots connote cette image en hébreu<sup>4</sup> –, Isaac échoue à reconnaître Jacob en celui qu'il tâte avec insistance. Et le narrateur d'ajouter qu'il le bénit. Le bénit-il vraiment à ce moment-là, alors que la formule de bénédiction n'intervient que plus tard? Sans doute le narrateur anticipe-t-il ici ce qu'il racontera ensuite<sup>5</sup> pour souligner d'emblée un élément capital: si Isaac va bénir Jacob, cela tient en premier lieu au fait qu'il s'est fié au toucher de ses mains plutôt qu'au son que ses oreilles ont perçu.

Enfin, comme pour conclure, le père ajoute: «*C'est toi, mon fils Ésaü*». De soi, la phrase hébraïque est une affirmation par laquelle Isaac répond lui-même à la question qu'il formulait en invitant son fils à s'approcher pour le tâter; il en reprend d'ailleurs les termes exacts («*est-ce toi mon fils Ésaü?*»). Pourtant, un léger doute doit encore percer dans le ton de ces mots, puisque Jacob y perçoit une question à laquelle il répond on ne peut plus succinctement: «*c'est moi*» – en hébreu *'anî*. Ce sera là son dernier mot. Lui qui était plutôt disert au début de l'entrevue se gardera bien, par la suite, de prendre à nouveau la parole, sans doute pour ne pas risquer de réveiller les soupçons que sa voix provoque chez son père. On remarquera encore que cette ultime réponse de Jacob répète le mensonge éhonté par lequel il a répondu à la première question de son père, un mensonge entériné ensuite par son silence lorsque Isaac lui a demandé si oui ou non il était Ésaü. À ces mensonges, il en a d'ailleurs ajouté deux autres: sur ce qu'il a fait en réalité et sur l'aide qu'il dit avoir reçue de Dieu. Même les doutes d'un vieil aveugle perdu entre les messages contradictoires de ses sens n'auront pas réussi à émouvoir Jacob, à éveiller en lui ne serait-ce qu'un sentiment filial minimal qui eût ébranlé sa détermination.

Pour compléter le tableau, on se mettra un instant à la place d'Isaac. Un père peut-il

concevoir qu'un de ses fils joue de sa cécité pour le tromper et priver son frère aîné de ce qui lui revient légitimement? Peut-il envisager qu'un enfant de sa chair mente sans vergogne à son vieux père, avec une fausseté qu'on hésiterait à prêter au dernier des derniers et même au premier venu? Peut-il imaginer une telle imposture au cœur même de sa famille? Non, bien sûr! Pourtant c'est à cela que l'on voit que, pour tromper, Jacob – et derrière lui Rébecca – a compté aussi avec la bonne foi spontanée d'un père vis-à-vis des siens, avec son sens de la famille et avec les illusions que tout parent conserve envers et contre tout au sujet des fils qu'il a engendrés.

## Où le goût et l'odorat rejoignent le toucher pour induire en erreur

«*Isaac reprit: "Avance le plat, que je mange du gibier, mon fils, et mon âme te bénira". Et il avança le plat et il mangea, et il lui versa du vin et il but. Et Isaac son père lui dit: "Avance, je te prie, et embrasse-moi, mon fils". Il s'avança et il l'embrassa, et il sentit la senteur de ses vêtements et il le bénit. Et il dit: "Vois: la senteur de mon fils comme la senteur de la campagne qu'a bénie Adonai! Que Dieu te donne de la rosée des cieux et des graisses de la terre, froment et moût en abondance..."*» (27, 25-28)

Les mensonges de Jacob vont recevoir encore la confirmation des deux derniers sens qu'Isaac n'a pas encore sollicités jusqu'à présent, mais auxquels sa femme Rébecca a pensé en préparant soigneusement le piège où il est en train de s'enfermer. Isaac demande à celui qu'il croit être Ésaü de lui avancer le repas de gibier demandé.

<sup>4</sup> Ce jeu de mots renvoie le lecteur à la description d'Ésaü à sa naissance «*fauve, tout entier comme un manteau de poils*» (25, 25).

<sup>5</sup> En termes techniques, ce procédé est appelé «*sommaire proleptique*». Pour cette lecture, voir J.-L. Ska, «*Sommaires proleptiques en Gn 27 et dans l'histoire de Joseph*», dans *Biblica*, 73, 1992, p. 518-527.

Au goût, le vieux père aveugle ne semble rien noter de particulier: il mange le chevreau comme un plat de venaison, tandis que Jacob s'empresse de lui servir du vin, peut-être pour émousser davantage sa vigilance, qui sait<sup>6</sup>? Mais à présent, le père souhaite embrasser son fils, en un geste d'adieu habituel. Il demande donc de nouveau à «son fils» de s'approcher dans un geste d'intimité. Lorsque Jacob s'exécute, l'attention de son père est immédiatement attirée par l'odeur qu'il respire, celle des vêtements d'Ésaü – on voit ici l'astuce de Rébecca qui, décidément, a pensé à tout. L'odorat vient ainsi confirmer les perceptions gustatives et tactiles d'Isaac et compléter l'image mentale qui tranche définitivement la contradiction entre le son perçu par les oreilles et la déclaration entendue à plusieurs reprises. Pour Isaac, tout est clair, à présent. Tellement clair qu'il se dit: «Vois...» – comme si l'odeur imprégnant les habits de son fils lui donnait à «voir» Ésaü et la campagne qu'il court. Oui, désormais tout est clair. Persuadé une première fois par le toucher insistant de ses mains, convaincu à présent par l'odeur enivrante qu'il respire avidement, Isaac prononce une bénédiction solennelle par laquelle il accorde à son fils «aîné» de la part de Dieu la rosée des cieux et les gras terroirs, le froment et le vin nouveau, mais aussi la domination sur les peuples et en particulier sur ses frères – ce qui devrait lui permettre de garder les bienfaits reçus et cette fécondité, qui seront désormais son lot exclusif.

Cette conviction intime, que le toucher a fait naître chez Isaac avant que ses autres sens viennent l'entériner, est pourtant de courte durée. L'arrivée d'Ésaü met bien vite le père devant la dramatique évidence de son erreur.

*«À peine Isaac finissait-il de bénir Jacob, à peine Jacob sortait-il de devant Isaac son père, qu'Ésaü son frère arriva de sa chasse. Il prépara lui aussi des mets goûteux qu'il amena à son père. Il dit à son père: "Que mon père se lève, qu'il mange de la chasse de son fils pour que ton*

*âme me bénisse. " Et Isaac son père lui dit: " Qui es-tu? " – " Je suis ton fils, ton aîné, Ésaü ", dit-il. Alors Isaac trembla, un tremblement extrêmement violent, et il dit: " Qui est alors celui qui a chassé du gibier et me l'a amené? Moi, j'ai mangé de tout avant que tu viennes, et je l'ai béni – et béni il restera. " Quand Ésaü entendit les paroles de son père, il cria – un cri extrêmement violent et amer – et il dit à son père: " Bénis-moi, moi aussi, mon père! " Il dit: " Ton frère est venu par ruse, et il a pris ta bénédiction ". Et il dit: " Est-ce parce que son nom est Jacob [Supplanteur] qu'il m'a supplanté deux fois? Mon aînesse, il l'a prise et voici, maintenant, il a pris ma bénédiction... » (27, 30-36)*

La scène est poignante, les émotions extrêmes. Le tremblement du père et la plainte déchirante du fils l'attestent. Pourtant, un instant d'hésitation au début de l'entrevue rappelle qu'Isaac est convaincu d'avoir donné sa bénédiction à Ésaü. De même les convulsions dont il est pris lorsqu'il se rend compte de la réalité. Car la voix de son fils aîné déclinant son identité le convainc immédiatement de son erreur, plus exactement de l'imposture de celui qui restera béni puisqu'une telle parole ne peut être reprise une fois prononcée. Il ne peut donc plus rien faire pour son aîné qui implore de lui une bénédiction, tout en se lamentant de s'être fait avoir deux fois par un frère bien plus fourbe que lui.

### Un narrateur distant...

Dans ce dernier tableau pathétique, le narrateur raconte les choses de telle sorte que le lecteur éprouve de la pitié pour le père et surtout pour Ésaü. Il lui fait sentir leur drame à

6 J'emprunte cette idée à A. Chouraqui, *Entête (La Genèse)*, p. 284. Voir aussi J.G. Wenham, *Genesis 16-50*, p. 209.

l'un et à l'autre: drame du père odieusement abusé par son fils et incapable de satisfaire son préféré, drame de l'aîné tragiquement supplanté par son cadet et désormais soumis à son pouvoir. Mais tout est indirect dans la manière du narrateur. De même, il n'a porté aucun jugement sur le plan de Rébecca et sur sa mise en œuvre par Jacob. Ils mériteraient pourtant une critique plus que sévère, vu le côté révoltant de la tromperie éhontée à laquelle ils se livrent de concert aux dépens du père aveugle dont ils exploitent le handicap et la confiance pour lui extorquer ce qu'il a de plus précieux à transmettre à son fils aimé<sup>7</sup>. Pourtant, en montrant quelle souffrance le complot de la mère et du fils inflige au père et au frère qui en sont victimes, il suggère que c'est le mal qui est à l'œuvre. Il montrera bientôt, du reste, comment la violence subie par Ésaü ouvrira la porte à un désir de violence qui menacera la vie de son voleur de frère...

Mais le narrateur de la Genèse n'est pas un moraliste qui chercherait à faire la leçon à ses personnages et, à travers eux, au lecteur. Au contraire, on le voit plutôt faire confiance au sens moral du lecteur, qu'il considère capable d'apprécier de lui-même les scènes auxquelles il assiste. D'ailleurs, le narrateur relatara plus loin les conséquences pénibles pour le voleur lui-même de ce forfait odieux: il devra s'exiler pour fuir la fureur assassine d'Ésaü et sera ainsi entraîné dans des aventures qu'il qualifiera lui-même de malheureuses à la fin de sa vie (Genèse 47, 9). Tant il est vrai qu'il n'en a pas fini avec la bénédiction dérobée à son père. Bientôt, cet homme si habile à tromper sera lui-même trompé à plusieurs reprises jusqu'à ce que, dans ses vieux jours, ses fils le privent de son fils bien-aimé en le trompant avec un de ses vêtements, le plongeant dans une douleur inconsolable<sup>8</sup>.

Au demeurant, le narrateur de cette histoire n'a pas de visée d'ordre moral, même si cette

dimension n'est pas exclue. Il cherche plutôt à raconter comment le Dieu qu'il met en scène – le Dieu de la foi d'Israël – ne craint pas de s'impliquer dans une histoire où des êtres retors, durs, voire violents imposent leur loi. Il n'hésite même pas, s'il le faut, à être à leurs côtés. Mais s'il se mouille ainsi, c'est dans l'espoir qu'avec l'un ou l'autre juste, il transformera la jalousie en un désir authentique, il retournera le mensonge contre lui-même et fera échec à l'injustice et à la violence. C'est ce qui se passera avec Joseph, le fils de Jacob (Genèse, chapitres 37 à 50).

## Conclusion

Après cette parenthèse, je voudrais conclure en revenant un instant au jeu des sens dans le récit dont j'ai proposé une rapide lecture. Par leur nature, les perceptions sensorielles ouvrent l'accès à un monde d'apparences. C'est bien pour cela qu'elles comportent inmanquablement quelque chose de trompeur, au point qu'il est possible d'en jouer pour leurrer délibérément autrui. Spontanément, celui qui dispose de la vue a tendance à se fier à elle, même s'il sait qu'elle est loin d'être à l'abri de l'illusion. Du reste, certains récits de la Genèse montrent comment la vision, sens privilégié de l'envie, va jusqu'à produire ou à renforcer l'illusion.

Le narrateur de notre récit, en supprimant d'emblée la vue à un personnage, met en scène le jeu des autres sens. Lequel va faire «voir» à Isaac ce qu'il ne peut voir? Aucun,

7 La Torah condamne explicitement celui qui se joue d'un aveugle : « *N'insulte pas un sourd et ne mets pas d'obstacle devant un aveugle : c'est ainsi que tu auras la crainte de ton Dieu* » (Lévitique 19, 14) ; « *Maudit qui fait perdre sa route à l'aveugle* » (Deutéronome 27, 18). Sur tout ceci, voir L. Alonso Schökel, *Dov'è tuo fratello ?*, p. 159-163.

8 Voir sur cette question N.M. Sarna, *Genesis*, p. 397-398.

bien sûr. Seule l'interaction de plusieurs sens lui permet de savoir à quoi s'en tenir. C'est bien pour cela que Rébecca s'emploie à abuser plusieurs sens chez son mari – le goût par le plat de gibier, le toucher par les peaux sur la peau lisse de Jacob, et l'odorat par la senteur des vêtements d'Ésaü. Car elle espère que leur alliance parviendra à faire échec à l'ouïe, dans la mesure où il est difficile de travestir une voix, du moins pour quelqu'un qui n'y est pas exercé. C'est bien ce qui arrivera, en effet, lors de la visite de Jacob chez son père.

Dans ce jeu de sens multiples, quelle place est réservée au toucher? La première, semble-t-il<sup>9</sup>. Plus qu'à sa voix, c'est en effet à sa peau lisse que Jacob pense d'abord lorsqu'il oppose ses craintes au stratagème de sa mère. C'est également la première vérification à laquelle se livre Isaac lorsqu'il demande à pouvoir tâter son interlocuteur, perplexe d'entendre la voix de Jacob lui dire «*je suis Ésaü ton aîné*» et faire état de paroles que seul Ésaü a entendues. Après avoir reconnu au toucher la peau d'Ésaü, Isaac semble convaincu d'avoir affaire à lui, puisqu'il le bénit. Les deux autres sens disponibles, le goût et l'odorat, ne feront ensuite que corroborer cette impression déjà assurée. Serait-ce parce que le toucher est un sens particulièrement charnel, plus même que le goût et l'odorat? En tout cas, le récit est formel: c'est pour avoir privilégié à l'ouïe les trois sens les plus sensuels – à commencer par le toucher – qu'Isaac s'est laissé duper par Jacob. ■

## Bibliographie

Alonso Schökel, L., *Dov'è tuo fratello? Pagine di fraternità nel libro della Genesi* (coll. *Biblioteca di cultura religiosa*) 50, Brescia, Paideia, 1987.

Alter, R., *Genesis. Translation and commentary*, New York - Londres, W.W. Norton, 1996.

Chouraqui, A., *Entête (La Genèse)* (coll. *La Bible traduite et commentée*), Paris, Jean-Claude Lattès, 1992.

Fokkelman, J.P., *Narrative art in Genesis* (coll. *Studia Semitica Neerlandica*, 17), Assen - Amsterdam, Van Gorcum, 1975.

Gunkel, H., *Genesis übersetzt und erklärt*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1977.

Hamilton, V.P., *The book of Genesis. Chapters 18–50* (coll. *New International Commentary on the Old Testament*), Grand Rapids, Wm.B. Eerdmans, 1995.

Janzen, J.G., *Abraham and all the families of the earth. Genesis 12–50* (coll. *International theological Commentary*), Grand Rapids - Édimbourg, Wm.B. Eerdmans - Handsel Press, 1993.

Sarna, N.M., *Genesis* (coll. *The JPS Torah commentary*), Philadelphie, Jewish Publication Society, 1989.

Smyth, F., «Genèse 27,1-40. Une lecture», dans J.-D. Macchi, T. Römer (éd.), *Jacob. Commentaire à plusieurs voix. Mélanges offerts à Albert de Pury* (coll. *Le monde de la Bible*, 44), Genève, Labor et Fides, 2001, p. 60-67.

Rad, G. von, *La Genèse*, Genève, Labor et Fides, 1968.

Wenham, G.J., *Genesis 16–50* (coll. *Word Biblical Commentary*, 2), Dallas, Word Books, 1994.

Westermann, C., *Genesis 12–36. A commentary*, Minneapolis, Augsburg Publishing House, 1985.

<sup>9</sup> En ce sens également, L. Alonso Schökel, *Dov'è tuo fratello ?*, p. 164.